

fait, toute bonne vache laitière devrait être traitée trois fois : entre 4 et 6 heures du matin, à midi, et entre 8 et 9 heures du soir. Si la nourriture est riche et abondante, on obtiendra ainsi 15 pour cent en plus de lait et de beurre.

(2) Nous parlons ailleurs de cette question. Garder les vaches est une excellente pratique qui devrait être suivie régulièrement par tout bon cultivateur. Cependant il faudrait, dans la plupart des cas nourrir plus abondamment l'animal, au moyen de son et de grain moulu.

(3) Une nourriture trop sèche, ou insuffisante, cause presque toujours ce dépérissement, bien que la fièvre en soit aussi une cause. Nous en parlons ailleurs.

Nous serions heureux de voir faire à M. Chapdelaine—qui est un excellent cultivateur—quelques essais suivis, pendant une année entière si c'était possible. Il s'agirait de diviser en deux parties, aussi égales que possible le troupeau ; en soigner une partie absolument comme on le fait maintenant chez nos bons cultivateurs canadiens, et mettre l'autre partie à un régime riche ; puis peser le lait de chaque partie du troupeau une fois par semaine régulièrement, pendant toute la saison de production. L'essai serait encore plus complet si tout le lait était séparé complètement, et le beurre de chaque troupeau pesé à part. On s'apercevrait sans aucun doute qu'en soignant les vaches richement, tant en été qu'en hiver, c'est-à-dire pendant toute l'année, une vache donnerait le produit de deux vaches ; et de trois quelquefois, tandis que la nourriture ne serait augmentée que de la moitié. Nous affirmons que deux vaches nourries au bon foin, au son et au grain moulu ébouillanté coûteraient environ autant pour la nourriture que trois vaches, mais elles donneraient le profit de quatre, et, le plus souvent, de cinq vaches.

Mal de cornes et vertigo.—En lisant votre Journal d'Agriculture du mois de février, je vois que vous dites qu'il n'y a pas de mal de cornes chez les vaches. Je me permettrai de vous demander (1) si le mal de tête ne fait pas valider les cornes. J'ai vu plusieurs fois les vaches au printemps avoir les cornes vides ; c'est pour cela que l'on dit le mal de cornes et je vois 80 sur 100 cultivateurs percer ou couper les cornes de leurs vaches. Si vous avez un autre remède à indiquer, je crois que vos lecteurs vous en seraient reconnaissants. Cette pratique serait donc une véritable cruauté envers les animaux. (2) Veuillez dire aussi quel remède on doit employer pour une vache qui, au haut de la queue, environ un pouce ou deux de longueur, semble n'avoir plus d'os. Cette maladie est connue sous le nom de vertigo et fait agiter la queue de la vache. UN LECTEUR.

Réponses.—(1) Nos lecteurs ont-ils jamais vu une corne pleine ? Qu'ils le demandent aux bouchers. Tous s'accordent à dire que les cornes sont toujours vides en dessus de la base de la corne. Quand l'animal a une fièvre quelconque la corne s'échauffe, et on est porté à croire pour cela que la maladie réside dans les cornes. De là, la pratique cruelle, si générale dans nos campagnes. — Dans les cas ordinaires il suffira de donner, deux fois par jour pendant quelques jours, du son ébouillanté, une poignée de sel et environ une chopine de graine de lin également ébouillantée pour faire disparaître les fièvres ordinaires ; puis l'animal devenant mieux, les cornes reprennent leur température normale. Si la fièvre était grave, il faudrait consulter un bon médecin vétérinaire.

(2) La maladie connue sous le nom de vertigo est également une erreur populaire qui fait croire qu'il faut frotter la queue et la remplir de sel, de poivre, etc. Que dirait-on si, chaque fois qu'une personne a mal aux reins, les médecins fendaient le dos pour introduire entre cuir et chair un semblable remède ? — Ce frémissement de la queue indique certainement un état de maïaise, une maladie quelconque. Le plus souvent c'est encore la fièvre causée par le manque d'une nourriture suffisamment abondante. Essayez encore le son et la graine de lin et, 80 fois sur 100, votre animal sera guéri. — Ainsi donc, qu'on nous comprenne bien, quand les cornes sont chaudes ou quand l'animal a la peau collée aux os et que la queue est molle et frétilante, l'animal a besoin de bons soins ; mais il ne faut jamais avoir recours aux cruautés ci-haut indiquées.

Vaches Holsteins.—Auriez-vous l'obligeance de me dire s'il y a dans la province de Québec ou d'Ontario, des éleveurs de la race (bovine) Holstein ; et aussi quels sont les titres à la supériorité de cette race sur les autres comme producteurs de lait et de viande, supériorité tant prônée par plusieurs éleveurs américains. Notre Société d'Agriculture a décidé, d'acheter deux taureaux pur sang pour commencer à améliorer l'espèce bovine dans le comté ; mais l'on est indécis sur le choix de la race. Après avoir lu le "Country Gentleman" et plusieurs autres journaux d'agriculture américains, j'en suis venu à avoir une certaine prédilection pour la race ci-haut mentionnée ; mais comme je ne la connais pas suffisamment pour conseiller mes directeurs d'acheter des taureaux de race ; j'ai cru prudent de m'adresser à vous pour avoir votre opinion là-dessus.

Réponse.—La race Holstein est fort estimée dans les Pays-Bas. Implantée aux Etats-Unis, dans des conditions favorables, on s'en est bien trouvé. Elle se distingue par ses belles formes, son ampleur et l'abondance de lait qu'elle donne. Son lait n'est pas très-riche, en général. Les veaux sont faciles d'engraissement et cette race prend facilement la chair quand on veut l'engraisser. La race Holstein habituée à un climat très-humide et à une nourriture des plus abondantes, tant en hiver qu'en été, pourrait bien souffrir grandement ici de nos étés secs, de nos pâturages pauvres et surtout de l'hivernement aux fourrages secs. Nous ne saurions donc la recommander dans les circonstances ordinaires aux cultivateurs de notre province, excepté à titre d'essai et seulement pour les plus soigneux de leurs bestiaux, ceux qui trouvent moyen de nourrir grasement leurs animaux toute l'année.

Cochons Chester-White.

Question.—A diverses reprises, j'ai pris des informations pour savoir où je pourrais me procurer des petits cochons purs Chester White ; jusqu'à présent je n'ai pas réussi. Veuillez donc me dire pourquoi les éleveurs préfèrent d'autres espèces, telles que Suffolk, Berkshire, et à l'exclusion de l'espèce Chester-White, les considère-t-on supérieurs à cette dernière ?

Agricola St. N.

Réponse.—Le Chester-White n'est qu'un croisé des grandes races blanches des Etats-Unis avec les *Yorkshires* anglais. Ce croisé semble avoir donné de bons résultats, il produit des cochons d'un grand poids, mais, comme pour tous les croisés, on se servant des Chester-White comme reproducteurs, on n'est jamais sûr d'un bon résultat. Nous voyons par nos échanges américains qu'il est moins question maintenant de ce croisé. Les races anglaises et les cochons Berkshires surtout sont fort recherchés aux Etats-Unis et au Canada. D'après tout ce que nous pouvons voir il vaudrait mieux en cette méthode suivre l'opinion générale parmi les bons éleveurs. Cependant nos colonnes sont ouvertes aux connaisseurs en fait de Chester-White.

Moutons Cotswold.—Voulez-vous bien me dire où l'on pourrait se procurer un bélier Cotswold pur sang tel que représenté sur votre journal du mois de janvier dernier ; dans quel comté le plus rapproché et à quel prix ?

St. Zéphirin de Courral.

G. L.

Réponse.—Il n'en manque guère dans le pays, mais c'est une question de choix. Nos éleveurs devraient annoncer leurs produits dans notre journal, ils auraient tout à gagner. Une annonce de vingt mots ne coûte que cinquante cents par insertion. Une seule insertion assurera quelquefois la vente de tous les produits d'un bon troupeau.

APICULTURE.

Ce département est sous la direction de M. J.-B. LaMontagne L. L. B. Pour toutes informations on voudra bien s'adresser à son bureau 36 St. Vincent, Montréal.

Maintenant que nous connaissons les formalités à suivre pour l'introduction des reines étrangères, il ne nous reste plus qu'à savoir comment on élève les reines. Depuis plusieurs années, aux Etats-Unis, le commerce des reines Italiennes a pris un développement considérable, et il n'est pas rare de voir des éleveurs en expédier quatre à six mille dans une seule saison. L'ordre prohibant l'envoi des reines par la malle ayant été révoqué, cette industrie américaine va prendre un nouvel accroissement.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, six semaines après l'introduction d'une reine italienne dans une colonie d'abeilles communes, il n'y aura que des abeilles italiennes. Bien que vous ne soyez pas obligé d'attendre jusqu'à cette époque, c'est cependant le moment où vous pouvez commencer à élever des reines. Dans ce but, allez à votre ruche contenant votre mère italienne, soulevez tranquillement le couvercle, puis lancez quelques bouffées de fumée. Examinez ensuite les cadres surtout ceux du centre, enlevez la reine, et placez-la dans une cage pour l'introduire plus tard dans un noyau, ou petite colonie composée de deux à trois cadres de jeunes abeilles.

Neuf jours après l'enlèvement de la reine, il y aura dans votre ruche italienne dix à douze cellules royales (fig. 1) qui donneront naissance à autant de jeunes reines, si vous les tenez séparées des unes des autres, et sous la protection des abeilles. Pour cela